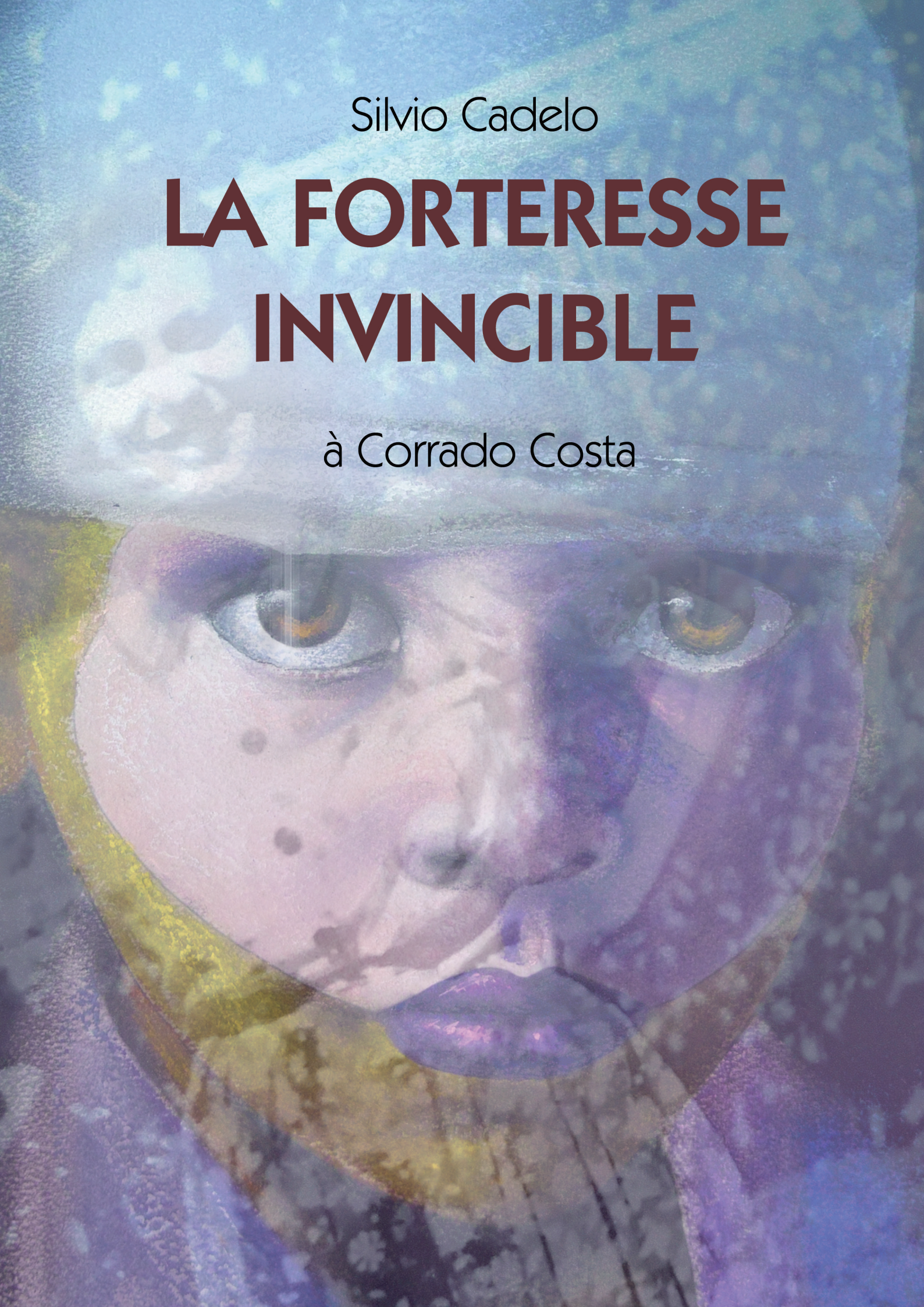


Silvio Cadelo

LA FORTERESSE INVINCIBLE

à Corrado Costa



Cher Silvio,

J'espère que tu ne m'as pas oublié après tout ce temps, et que les événements de ton existence n'ont pas trop effacé le souvenir de notre amitié.

J'ai beaucoup rêvé pendant ces 30 années et dans mes rêves, les images du monde qui n'est plus le mien, venaient raviver une lancinante nostalgie.

Je sais comment chez vous, jour après jour, le temps s'accumule, invisible et je sais comment un certain jour, on reste ébahi devant l'écroulement de notre têtue illusion d'éternité.

Je vais te surprendre mon ami en te disant que moi, qui suis déjà ici, je suis encore convaincu que l'immortalité existe et qu'elle est possible, seulement elle est un peu différente de celle qu'on croit dans l'illusion.

Mais je te dirai ça dans un' autre occasion.

Maintenant je dois te dire la raison de cette lettre, car j'ai encore besoin de toi et de ton crayon effilé, pour dessiner une histoire qui depuis des années me trouble. Elle remonte à mon activité d'avocat et non pas de poète, et en ce moment au travers la distance qui nous sépare elle m'apparaît emblématique.

Je t'écris ici le synopsis :

En 1948, encore jeune stagiaire auprès du cabinet de procureur de ma ville, il me fut confié la charge d'une curieuse affaire.

Un jeune détenu de la prison pour mineurs, arrêté pour meurtre, s'était enfui depuis deux années.

Sa fuite n'avait pas été jusque-là remarquée à cause du désordre administratif engendré par la guerre et aussi de la complicité passive des autres prisonniers.

La police n'avait pas été dérangée pour ne pas troubler la confiance du citoyen envers les nouvelles institutions qui allaient se former et pour les raisons que je te dirai plus tard.

Je devais donc conduire l'enquête, mais « *avec discrétion* »

Dès les premiers interrogatoires des prisonniers apparurent des lacunes et des ambiguïtés. A l'extérieur, je commençais par reconstruire le fil de sa vie au travers des témoignages de sa famille ;

Sur les photos de classe, que son ex maîtresse d'école me montras, il apparaissait comme un garçon avec de grands yeux claires, à part, d'aspect mélancolique et taciturne.

Plus que taciturne; la maîtresse me dit qu'il était devenu muet par la suite.

Sur ses cahiers d'école, il exprimait une forte propension au dessin. Il y en avait partout, sur les bords des pages, entre les lignes et parmi tous, un dessin revenait souvent : deux cercles blancs sur un fond noirci au trait, étaient accompagnés par une phrase: « entendre sans être entendu ». Ou: « voir sans être vu ».

La maîtresse d'école me le confirma : Elie n'était pas comme les autres. Rêveur et distrait, il passait son temps à dessiner, mais il n'y avait aucun doute sur son intelligence.

Elle me relata un épisode grave dont les conséquences se répercutèrent sur son comportement : un jour, le fils du notable fasciste du lieu, qui était à la même école, arriva vêtu de l'uniforme des « Balilla ». La maîtresse était en retard et le petit Balilla monta sur son bureau et proclama avec emphase, le « décalogue de la race italienne ».

Ensuite, il ordonna à toute la classe de chanter l'hymne des « balilla ».

Elia qui pendant ce temps, avait continué à dessiner sans rien écouter de ce qui se passait il ne chantait pas. Le petit Balilla se rua sur lui, le frappa violemment en le couvrant d'insultes racistes telles que « sal Judée... »

A son arrivée, la maîtresse trouva Elie au bord de l'asphyxie, plein de sang, ses cahiers de dessin déchiquetés et éparpillés sur le sol de la classe.

Le jour d'après, son père était envoyé sur le front grec et n'en revint jamais.

Après une longue période d'absence, Elie revint à l'école complètement muet, les mains vides, sans cartable, ni cahier, ni crayon.

Tous les jours après l'école, où il restait figé les yeux dans le vides jusqu'à la fin de la classe, il partait de la maison les mains pleines de pigments, de pinceaux et de crayons pour aller au bord de la rivière. Quand il en revenait, il avait les mains vides et propres. sans aucune trace d'activité.

Ce fut cette prédisposition au dessin qui poussa sa mère, l'école finie, à mettre Elia en apprentissage dans l'atelier d'un sculpteur.

J'avais un peu de temps avant le rendez-vous avec le maître sculpteur et je pressais le pas vers le lieu que la maîtresse m'avait indiqué.

Le fleuve serré par la colline, rétrécissait à cet endroit, mais offrait une petite plage cachée. En haut de celui ci, les rochers se poussaient en avant pour créer un repaire naturel

Le lit, plus élevé à cet endroit, était presque sec et je le traversais sautillant sur les cailloux pour la rejoindre.

Silvio, arrivé à ce point, elle seront nécessaire des astuces graphiques, que je confie à ton habilité, pour rendre le sensations de ce que j'ai vécu, car le chose que j'ai pu voir dans ce lieu resteront toujours imprimé dans mon esprit. Tout ce que cet espace contenait portait des traces de peinture; il y en avait sur les pierres, les cailloux. Sur les troncs des arbres et des leurs branches aussi, il y avait des restes de couleur. Dans un coin plus abrités, sur deux bloques de roche partialement couvertes par une descente de terre, était définitivement évident ce qui étai advenu. Tout avait été fait avec l'intention de faire de la nature et de la peinture une et unique chose, une seule beauté, inséparable.

Toi aussi, j'en suis sûr, tu ressentiras ce que impliquait ce geste. J'en fuis abasourdi et j'en recevait le sens comme en un éclair; il vibrait en mille sensations et avec elle les images montèrent à mon esprit.:

Devant moi, m'apparut ce coin de nature, tel qu'il avait du se présenter aux yeux et aux mains d'Elie... À ce stade, tu devrait rendre avec le dessin ce que je « vis » comme si cela était réel. Montrer graphiquement le glissement dans un' autre espace-temporel, comme cela se fait au cinéma, ce que tu liras ci-dessous:

L'endroit me surprenait par sa clarté ; tout était, comment dire ? « En ordre » Mais cet ordre ne diminuait pas son chaos naturel, seulement tout était accentué, comme souligné. Les roches du refuge, les grosses et les petites pierres, les branches séchées, les plantes qui les entouraient, tout dégageait une **présence accentuée** et discrète.

Je ressentis un incompréhensible mais agréable émoi.

Puis, quelque chose attira mon attention : un...Pourrai-je dire un « défaut ».

Une grosse pierre était traversée par l'ombre d'une branche et cette même branche, en raison de la lumière, projetait une autre ombre dans le sens opposé.

Je m'approchais de la pierre, et au toucher, j'aperçus une bizarrerie : la surface était peinte ; peinte dans le moindre détail, « re-peinte » de la même couleur que la pierre, avec la même texture, les même rayures. Des fêlures plus nettes avaient été re-dessinées et leur intérieur, obscure, avait la couleur de leur ombre. Je n'en croyais pas mes yeux, je m'approchais de la branche. Elle aussi, était repeinte de la même couleur de la branche. Excité, je parcourais du regard tout le lieu. Je compris soudain, mon trouble.

Autour de moi toutes était re-peintes, compris les arbres et les feuilles.

Chacune des plus petites veines, chaque crevasse du tronc était re-peinte et leurs contours re-dessinées. . Tout était vrai et peint en même temps.

Je revins au village étourdi, pour mon rendez-vous. J'interrogeais le maître sculpteur sur la période qui avait précédé l'incarcération du jeune Elie.

Ce fut en 1941, l'Italie envoyait des troupes en Russie, que Elie entra à l'atelier. C'était la guerre, et le maître ne refusait aucune commande, y comprises celles du régime : bustes du « duce », aigles et « fasci », médaillons et festons mais aussi anges et santons. Il faisait de tout pour pouvoir survivre, et, à côté de ces horreurs, en cachette, il travaillait à sa propre recherche dont d'ailleurs, il n'apparaissait pas trop convaincu. Les premiers mois tout allait par le mieux. Elie, quoique muet, était intelligent et apprenait vite à utiliser le scalpel, à couper la pierre en suivant ses veines, à lisser le marbre avec soin. Ensuite, les choses se gâtèrent. Quelques petites sculptures commencèrent à disparaître de l'atelier, puis des pièces plus grandes. Le maître pensait que les responsables de ces gestes, étaient deux individus de la milice fasciste du village qui lui en voulaient d'être un opposant au régime. Mais une nuit, le maître vit Elia qui, aidé par une fille, transportait hors de l'atelier une sculpture en marbre . Le Maître resta tétanisé devant cette scène. Le lendemain, furieux, amer et déçu, il lui ordonna de ne plus mettre le pied à l'atelier. Le garçon avec des larges gestes, tenta de s'expliquer, mais le maître le chassa.

Suivit une période,(juin- juillet 42 les italo-allemands à El-Alamein) pendant laquelle Elie passa une grand partie de son temps avec cette même fille, Elsa. C'était une jolie rouquine de son même age, qui serait plus tard sa victime. Ensemble, ils capturaient coccinelles, hannetons, coléoptères ainsi que des lézards et autres petites bêtes qu'ils amenaient avec eux pour ensuite les remettre exactement là où elles avaient été capturées.

Puis, en novembre 42, pendant que les alliés bombardaient Turin et Milan, un accident troubla le village: L'autel de l'église s'écroula d'un seul coup pendant la messe. On constata que le socle de marbre n'était plus qu'une coquille vide. A l'intérieur, les briques avaient été volées. La milice fasciste locale, excitée, attribua de suite ce « sabotage » aux « judaïques » et se livra à une campagne de chasse et de purge dans le village et ses alentours. En janvier 43, le père d'Elsa ainsi qu'une dizaine de personnes, fut arrêté et emmené dans les camps de prisonniers politiques de Fossoli . Tout l'hiver, Elie passa son temps chez Elsa, meurtrie, à lui re-peindre et re-dessiner les mains.

Autour d'eux, le monde explosait : en janvier 43, la bataille de Stalingrad, en février, en Tunisie, les anglo-américains attaquaient les italo-allemands, qui, en mai capitulaient.

En juillet, Elie repeignait sans cesse le corps entier d'Elsa et les anglo-américains débarquaient en Sicile, bombardaient Bologne. Mussolini était destitué et arrêté. Badoglio annonçait la continuation de la guerre. Le Parti National Fasciste était dissout ainsi que sa milice. En août 43, les Allemands faisaient affluer en Italie, de nombreuses divisions. Elia re-peignait le corps d'Elsa dans tous ses détails. Devant l'atelier, un camion chargé d'anges en marbre de diverses tailles était prêt pour la livraison. La nuit tombée, le maître vit Elie et Elsa au pied du camion, poussant une carriole sur laquelle ils transportaient un chérubin. Le maître décida de les suivre pour découvrir où ils allaient porter la statue dans l'espoir de récupérer les anciennes.

Et voici ce qu'il vit :

les deux jeunes poussèrent la carriole jusqu'au fleuve, au centre de son lit, sur un îlot entouré d'eau basse et tiède. Et là, commença un étrange rituel.

Le jeune Elie, sorti les instruments, se mit à démembrer, avec la précision d'un chirurgien, le corps de la statue. Il le tailla délicatement jusqu'à obtenir des morceaux auxquels il donna la forme de galets qu'il lissa ensuite à la pierre ponce avec soin. Enfin, les deux jeunes les posèrent dans l'eau pour les offrir à ces caresses, désormais galets parmi les galets. Seule les distinguait la blancheur accentuée de leur matière.

Le maître furieux traversa le cours d'eau qui le séparait des deux jeunes, en criant. Il arracha les outils de la main du muet et voulut le frapper quand le bruit du moteur d'un camion l'interrompit. C'était une patrouille allemande qui faisait sa ronde.

Les phares illuminaient la scène, le jeune sergent étudiait les trois individus et la statue avec une forte circonspection.

Peu après, les trois étaient enfermés dans une cellule de la base allemande.

Le maître ne décolérait pas : « par ta faute, on sera fusillé ! Pourquoi détruis-tu mes sculptures ? » Elie, avec l'aide de Elsa entamait une explication.

Quelques jours après, ils étaient libérés. Une courte enquête avait suffi aux Allemands pour constater que le fait n'avait aucune portée militaire.

Au moment de le libérer, l'officiel allemand montra une photo au maître et il lui passa commande d'un buste de sa femme, en lui assurant une juste rémunération.

J'interrogeai le maître à propos de la fille.

Elle disparut deux semaines après la nuit du fleuve. Ses habits furent trouvés tachés de sang dans la chambre d'Elie qui n'avait même pas cherché à les cacher.

Le garçon fut jugé malade mental et emprisonné dans le secteur psychiatrique de la prison pour mineurs. Il refusa toujours d'indiquer le lieu où se trouvait le corps de la victime.

J'allais voir la famille d'Elsa pour en savoir plus. Le père seulement était vivant, il avait miraculeusement survécu à Dachau. La mère et leur petit garçon étaient morts dans le même camp.

Au sujet de sa fille, il rechignait à me donner des informations et il savait peu de choses. J'arrivai à me faire prêter une photo d'Elsa pour continuer l'enquête.

Celle-ci stagnait, aucun indice sur la fuite d'Elie, de lui, aucune trace récente dans le village.

Je passais de longues minutes à regarder la photo de la fille ; quelque chose que je ne comprenais pas, retenait mon regard.

Puis un jour, je reçus, dans mon bureau, la visite d'un homme qui se déclarait être une ex chemise noire, et avoir fait partie de la milice qui opérait dans les alentours du village.

Ce fut lui qui, en désaccord avec les lois raciales, à l'arrivée massive des Allemands en septembre 43, avisa la mère d'Elsa qu'une rafle se préparait et que sa famille aurait été frappée.

Pendant un temps l'assassinat d'Elsa calma les recherches. Malheureusement, la mère et le fils furent envoyés à Fossoli et après sur le train de la mort.

Sur la place du village, sur une terrasse de café, je regardais la photo et j'exprimais mon état à un ami géomètre, qui travaillait au bureaux technique d'un village voisin. Derrière la fille, entre les arbres, apparaissait le reste d'un clocher bombardé.

Mon ami dissipa mon trouble .Il reconnaissait le clocher. C'était celui d'un village de montagne bombardée par les alliés en mars 44, donc après la mort de la fille. Elsa n'avait pas été assassinée ?

Décidé à suivre cette trace, je partais pour le village de montagne. Le voyage en car fut long et quand j'arrivai sur la place du petit village, le soleil était déjà couché.

De la chambre du petit hôtel, j'avais une magnifique vue sur la nuit.

Je rêvais beaucoup cette nuit-là.

Le lendemain, je trouvai la trace d'Elsa. Je ne m'étais pas trompé en pensant que la première chose qu'aurait fait une rouquine qui veut disparaître, c'est de changer la couleur de ses cheveux.

La coiffeuse à qui je montrai la photo la reconnut étant Maria et m'indiqua son adresse.

L'étrangeté de l'enquête me faisait espérer au fond de moi-même, de trouver également, Elie auprès d'Elsa.

Il n'en fut pas ainsi, mais cette désillusion ne terni pas ma joie de voir la jeune fille désormais presque femme.

Quand je lui demandai la raison de sa clandestinité qui condamnait Elie à la prison à vie pour un assassinat jamais commis, Elsa me raconta que le soir, avant sa disparition, Elia vint la voir. Il avait avec lui des habits appartenant à la jeune fille, sur lesquels il avait habilement peint des traces de sang. L'effet était saisissant.

Elie la pressa de lui faire le serment de ne jamais révéler ce subterfuge et de garder sa fausse identité jusqu'à la fin de ces jours.

Depuis, Elsa n'avait plus vu Elie qu'elle savait en prison.

En May 45, ne supportant plus le poids de cette responsabilité, Elsa se rendit à la prison afin de rompre le serment d'un commun accord . Ce fut alors qu'ils s'aperçurent de sa disparition.

Inutile de dire mon émotion devant ce poignant témoignage, tout ce que j'avais su d' Elie prenait un sens qui encore une fois m'échappait. A partir de ce moment, ma mission prenait un tournant différent, celle d'annoncer à sa famille et à l'administration qu'Elias était innocent et à Elias qu'il était libre.

Mais où était-il ? Je décidai de reprendre l'enquête à partir de la prison.

J'interrogeai une fois de plus, les prisonniers que j'avais déjà entendus et certaines anomalies et complicité vinrent à la surface.

Une en particulier, celle qui concernait le cuisinier de la prison qui, bien malgré lui, me mena à la solution.

La prison avait été une ancienne forteresse militaire et des réserves de la cuisine portaient un dédale d'étroits passages et des chatières souterraines qui s'enfonçaient dans le ventre de la montagne.

Pendant les trois jours suivant, Je les parcourait tous non sans peine mais certain d'être récompensé à la fin.

J'étais, exténue quand, me poussant en dehors de la dernière étroite chatière, enfin, je glissais dans une sale vaguement sphérique creusée dans la roche.

Deux ouvertures circulaires comme deux yeux trouaient la muraille dans toute son épaisseur, jusqu'à la lumière du jour. Le lien avec les dessins que j'avais vus sur les cahiers fut immédiat.

Élie était là, dans ce grand crâne creux assis devant ses yeux . Je me tenais instinctivement à une distance de respect car j'avais la nette sensation, la certitude même, d'avoir fait irruption à l'intérieur de son corps.

Après un long silence, j'entendait ma voix sortir de ma bouche : « pourquoi ? »

Et il parla, oui, car il parlait : « d'ici je vois tout sans être vu,

J'entends tout sans avoir besoin d'être entendu: le fleuve, les nuages, les oiseaux, les parfums de la pluies, le bruit du vent, les lumières des saisons, les voix et les bruits des hommes. Je vois l'horizon sur lequel je pars en voyage. »

« Mais ta vie ? » je lui demandai.

« Je la regarde de loin, je la protège de la force et de la de puissance qui m'agressent. Je ne les aime pas »

Les bruits, les voix lointaines qui entraient des ouvertures me ramenèrent à mon enfance quand, le soir, avant de m'endormir, les bruits et les voix de la maison arrivaient feutrés à mes oreilles et m'assuraient qu'une épaisse muraille protégeait mon sommeil et ma vie.

Corrado